

Dieu au zinc ou la naissance d'un voyeur

André Goulet

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1996). Dieu au zinc ou la naissance d'un voyeur. *Liberté*, 38(3), 152–160.

EN TOUTE LIBERTÉ

ANDRÉ GOULET

DIEU AU ZINC OU LA NAISSANCE D'UN VOYEUR

Si chaque fois que j'use d'un crachoir j'en rate la cible, il me faut questionner son emplacement en rapport avec le mien. Où suis-je, où est-ce, et quel type de voie peut être ménagé entre les deux points.

Depuis plusieurs années, j'ouvre l'Ancien Testament comme le va-de-la-gueule entame son assiette, à deux mains et armé d'un rude appétit. J'ignore pourquoi, ce livre s'est toujours imposé à moi avec une force impressionnante, égale, et je n'éprouve nulle envie de résister à son attrait. J'aime à soupeser cet objet au poids sacré, qui renferme, à coup sûr, matière à lire et à réfléchir pendant de longues années; peut-être même qu'à y regarder de près, l'esprit le plus curieux y trouverait de quoi s'alimenter toute une vie: je n'en sais rien. Cela pourra paraître contradictoire, mais en dépit de l'attrait mystique qu'exerce sur moi l'Ancien Testament, mon engouement pour lui ne m'a jamais propulsé au-delà de la Chute. Autant dire qu'il n'y a jamais eu propulsion. Je l'avoue néanmoins, cet élan maintes fois freiné commence à me tarabuster; j'admets assez mal qu'un ouvrage me résiste à ce point. D'un autre côté, je ne saurais échapper à son emprise. Il y a le piège, puis il y a la bête. Pas si sottise qu'elle y paraît, cette mâchoire

de fer guettant sans fléchir la patte imprudente qui osera la défier.

Ferré disait: l'amour, ça se prend, et ça se jette. Sous le fard un peu criard de ce « vers à dix sous » se cache, on le devine, une joue durement lacérée, une cruelle vérité que Ferré contourne ici à demi. Il faut un minimum de guirlandes pour mettre un vers en musique, il faut savoir doser la cruauté pour rendre supportable la vérité énoncée, ou dénoncée. Par souci d'exactitude, le poète aurait mieux fait de dire: un homme, une femme, ça se prend, et ça se jette. Mais pareille vérité est sans musique; elle ne se chante pas. Pourtant, c'est bien toi que je jette quand je romps le lien qui jusque-là nous unissait. À preuve: désormais, je refuserai chacune de tes avances, mais je n'en continue pas moins d'espérer l'amour.

Pour ma part, je refuse d'aller ainsi de partenaire en partenaire, de livre en livre, comme la pieuvre alerte et redoutable, aux méthodes spéculatives, bondit de bancs de coraux en touffes d'algues dans l'espoir d'y surprendre quelque crabe effarouché. La Bible, je la prends puis je la jette, parce qu'elle me jette dès que je la prends. Mais notre lien est aussi fait de ce va-et-vient continu, chaste coït des amours platoniques. Nous rompons pour mieux nous aimer.

Néanmoins, qu'on fasse ses adieux à un être cher ou qu'on referme le livre trop difficile d'accès, les gestes sont à peu près les mêmes, grands, emportés, et l'air qu'ils déplacent, le vent qu'ils provoquent a le même parfum d'amertume: on a eu tort, il aurait été préférable de persister, le meilleur restait à venir, on perdra gros d'avoir ainsi baissé les bras, et cela nous déchire.

Les années antérieures à ce fol engouement pour l'Ancien Testament, avant cet amour difficile donc, l'obscénité exerçait sur moi une fascination et un attrait

débordants. « J'aime ce livre » (*Histoire d'O*, *La Femme de papier*, *Vénus à la fourrure*, *Venus Erotica*, etc.) signifiait alors que j'y pénétrais aussi aisément que dans un moulin. Aucun frein ne gênait mon élan et je m'y enfonçais chaque fois avec la même furie, les yeux clos et à grands coups de reins. Pourtant, si orgasmiques furent-elles, ces lectures n'ont pas su me repaître longtemps : l'illusion qu'on m'offrait jouait, certes, mais dans la mesure où je feignais d'être illusionné, ce dont j'ai fini par me lasser. Dès lors, j'exigeais de l'auteur pornographique ce qu'on est en droit d'attendre de tout auteur digne de ce nom : qu'il puisse me convaincre de l'authenticité de l'acte décrit et à divers degrés *dénaturé* (sans quoi il n'y a pas de pornographie). Or le propre du genre consiste justement à évacuer, autant que faire se peut, une forme de la pensée qu'on nomme persuasion, trop subtile et trop spirituelle pour être mêlée aux affaires du corps. Ce qu'on veut, prétend le pornographe, c'est de la chair, du fiel et de la fièvre, pas de la psychologie. En ce sens, il importe assez peu (je devrais dire trop peu) de rendre les situations et les personnages crédibles. De fait, le lecteur qui *consomme* ce genre de littérature ne fait souvent pas la différence entre ouvrir un livre et écarter les cuisses dociles d'une jeune inconnue, dont il entrevoit la vulve dès les premiers mots, si chastes soient-ils : « Son amant emmène un jour O se promener dans un quartier où ils ne vont jamais », ou encore « J'étais en ce temps-là une maîtresse timorée ». Pas de doute, l'amateur du genre pornographique est avant tout un disciple, qui lit comme d'autres ont la foi : aveuglément. Ce qu'il demande, c'est qu'on lui serve sans ambages le plus sale dévergondage. De grâce, supplie-t-il, qu'on évite les détours ! Ce sein, comme je saurai le voir ! La subtilité, propre à la

persuasion, irrite le lecteur libidineux comme la lourde et chaste robe sur le dos frêle d'une pucelle.

Or, après s'être tapé un certain nombre de pages ou d'ouvrages du même genre, il arrive (pas toujours, il est vrai) que ce même lecteur, un peu désabusé, laisse échapper : « Mais après ? ». Dès lors, Simone, assise au milieu de la foule, aura beau mordre avec avidité dans la couille crue d'un taureau tout en enfonçant le second globe dans sa vulve écartelée, ce sera peine perdue. Le disciple aura perdu la foi.

Il n'y aurait qu'une façon de regagner l'intérêt du lecteur désabusé : persuader ce dernier que le fantasme de Bataille n'est pour rien dans le geste inusité de Simone, dont l'attitude tient ici du dérèglement. Mais l'auteur quitterait alors le terrain de la pornographie, pour réintégrer les rangs de la littérature. Je le répète, l'art pornographique ne peut admettre en son sein la persuasion sans que le genre s'en trouve trahi ; en même temps, cette amputation, ce retranchement, ce dépôt de l'arme cruciale devant l'ennemi voue le genre à l'échec si, las de la feintise, le lecteur décide de se placer sur le terrain de la littérature proprement dite. L'alternance, pour ne pas dire l'hésitation entre la dissertation et la description, sur quoi se fondent les écrits de Sade, montre avec éclat qu'aucun art ne saurait se passer de la persuasion ; et l'art qui s'y efforcerait ne pourrait se suffire à lui-même ni satisfaire éternellement son auditoire. Sade l'avait compris : la pornographie est un art tronqué.

Il va sans dire que je suis de ceux qui ont perdu toute foi en l'« art charnel ». Aujourd'hui, ouvrir un livre n'a plus rien pour moi de copulatoire, et s'il m'arrive parfois de jubiler, c'est grâce à tout ce qui, dans l'art, nie la pornographie. N'empêche : ce n'est qu'une fois les érections littéraires calmées que j'ai pu comprendre mon

impuissance à franchir le cap du célèbre récit de la Chute, pourquoi aussi je revenais avec régularité aux pages consacrées à la Genèse et à l'Éden.

L'histoire du mal ne m'intéresse guère. Non seulement j'en porte en moi toutes les traces, mais la nature même de mon sol, pour peu que je m'adonne au jardinage le plus sommaire, est hautement propice à la germination de cette mauvaise herbe qui a l'attrait, haut en couleur, de la mascarade. C'est pourquoi, chaque fois que j'arrive à la Chute, je referme aussitôt le livre. La suite, je la connais trop bien : c'est mon histoire.

Mais comment expliquer ce besoin obsessionnel qui me pousse à revenir régulièrement aux quelques pages qui ouvrent l'Ancien Testament ? Deux réponses à cela.

En premier lieu, la Genèse relate l'histoire de mon « moi pur », et c'est ce qui me la rend si précieuse, si indispensable. Où trouver, ailleurs que dans ces pages, le portrait de l'homme que je fus avant que le serpent ne s'infiltre insidieusement dans mes veines ? En second lieu, et il s'agit ici d'un désastre, ce précieux document historique qu'est la Genèse a vraisemblablement manqué d'un historien de valeur. Non seulement celui-ci est-il avare de commentaires, mais encore lui faut-il rapporter les faits tout de travers. J'exagère, je fabule ? Considérez donc ceci :

Dieu est accoudé au zinc. La bière n'existe pas encore, mais les grottes regorgent d'un assez bon vin que notre Seigneur a l'habitude de siroter chaque fois qu'il mijote son grand œuvre. Un jour, il boit un peu plus que de coutume. Est-ce le signe ultime, une manière d'étoile de Bethléem ? Je vois l'artiste qui hoche affirmativement de la tête. C'est bel et bien la fin du grand Chaos.

Ainsi voit-on naître, au fil des jours, la lumière, que Dieu sépare des ténèbres, le ciel, la mer et les continents,

les végétaux, le soleil, la lune et les étoiles, les oiseaux et les grands monstres marins, bestiaux, petites bêtes et bêtes sauvages, puis, comme il se doit, tout en haut de la vaste pyramide, l'homme et la femme, Adam et Ève, que Dieu modèle d'un même élan, sans grand égard pour ce qui les distingue l'un de l'autre :

*Dieu créa l'homme à son image,
à l'image de Dieu il le créa;
mâle et femelle il les créa. (Genèse, I, 26-27)*

Tout est là, donc. Il ne manque plus que la signature de l'artiste. Pourtant, Dieu refusera d'y apposer sa griffe. Une part de lui sait qu'il n'a pas fait œuvre, pas encore. Pour y parvenir, Dieu devra sacrifier ce qui le fait tel, à savoir l'ubiquité. Car l'œuvre vit de la vision singulière dont l'imprègne l'artiste, et le singulier est tout le contraire de Dieu. On ne peut être dispersé et artiste à la fois.

Blanchot tient un peu le même discours à l'égard de Valéry, à qui il reproche précisément de s'être consacré à tout avec un intérêt égal :

Il trouva bon de parler de tout, d'écrire sur tout : ainsi, le tout dispersé du monde le divertissait-il de la rigueur du tout unique de l'œuvre dont il s'était laissé détourner aimablement. L'etc. se dissimulait derrière la diversité des pensées, des sujets¹.

Dieu (et à sa manière, Valéry) a certes créé le monde, mais son monde à lui tarde à voir le jour.

1. Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1988, p. 14.

C'est pourquoi, armé d'un courage sans égal, Dieu efface toute trace de vie de la surface du globe (ou de la toile) et, de là, recrée son monde fabuleux. Mais cette fois, il redessine moins son œuvre qu'il ne la repense. Pinceaux en main, Dieu avait oublié qu'il était Verbe avant tout. Le monde, prise deux.

Nulle différence entre commencer une œuvre et recommencer. Les mêmes questions se posent, et les réponses sont tout aussi aléatoires. Par où commencer, donc ?

Dans sa première ébauche du monde, Dieu s'est laissé guider par un principe hiérarchique qui le conduisait toujours du plus faible au plus fort, du dominé au dominant (la végétation avant les bestiaux et les petites bêtes, les petites bêtes avant les bêtes sauvages, elles-mêmes venues au monde avant l'homme et la femme). Pour que l'homme domine sur tout, ne fallait-il pas créer le tout avant lui ?

Or voici que dans sa deuxième version du monde, Dieu fait fi de la hiérarchie et va droit à son principal intérêt : l'homme. Cet élan spontané qui pousse Dieu à réentreprendre son œuvre par le reflet de sa personne (Dieu a fait l'homme à son image, ne l'oublions pas) marque une toute première modulation de ce que j'appellerai la solitude divine, cette curieuse présence à soi-même d'un être seul au monde et avant le monde. L'inspiration soudaine dont l'homme est la muse insoupçonnée montre bien ce mouvement nouveau, chez Dieu, qui le fait lentement glisser de la solitude (en anglais, *solitude*) vers le « sentiment de solitude » (mieux exprimé par *loneliness*). C'est pourquoi, recréant l'homme, Dieu le fera à sa *nouvelle* image : celle d'un artiste qui, depuis la toile précédente, a éprouvé une première fois cette tristesse de l'âme qu'est le sentiment de solitude. En d'autres termes, l'homme qu'il avait

créé, puis effacé, lui manquait, et c'est pourquoi, à cet homme, quelqu'un manquera aussi. D'où ce mot de Dieu, étonnant parce que moins divin que sentimental : « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. » (Genèse, II, 18). Sans s'en rendre compte, Dieu, par cet aveu, s'est à moitié perdu, pour ne pas dire pendu.

Pour pallier à la solitude d'Adam, Dieu rappelle bêtes et oiseaux. Mais il a beau multiplier ainsi les efforts, rien n'y fait. Parmi tout ce qui grouille sur la terre et que Dieu a mis à sa disposition, Adam ne trouve pas « l'aide qui lui soit accordée » (Genèse, II, 20). On le voit : l'œuvre a maintenant ses propres exigences, auxquelles l'artiste doit consentir. La « rigueur du tout unique de l'œuvre » s'impose ici d'elle-même. Dieu est mort, vive la Création !

De cette nécessité de l'œuvre, elle-même commandée par le désir d'Adam, naîtra bientôt la femme. D'une certaine manière, c'est Ève qui donnera à l'œuvre sa forme achevée. D'un autre côté, Ève ne fera jamais partie de cette œuvre dont elle est pourtant la raison d'être, pas plus que la lune, aperçue par le hublot, ne faisait partie d'Apollo XI.

* * *

Nous sommes au degré zéro de l'histoire. Accoudés au zinc, Dieu et Adam se ressemblent comme des frères. Ni l'un ni l'autre ne se regardent, nul ne prononce la moindre parole. Tournés vers l'immensité vierge, ils rêvent en silence d'un monde meilleur dans un monde tout neuf.

Ce que comprennent les deux hommes à ce point ultime de l'histoire, c'est que solitude est synonyme de pareil, de semblable. Dieu et Adam se ressemblent comme des frères et il ne servirait à rien, en conséquence,

de multiplier les hommes à l'infini. Ce qu'il leur faut pour s'arracher à la solitude qui les tenaille, c'est de la compagnie ; c'est-à-dire un être qui leur ressemble suffisamment pour qu'il y ait échange ou communication réels, mais qui diffère assez d'eux, aussi, pour tenir lieu de spectacle. En un mot, quelqu'un qui ait de quoi montrer qui les étonne. En ce sens, Adam ne peut contrer la solitude de Dieu, ni Dieu celle d'Adam.

Mais bientôt Ève viendra, qui le pourra.